

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » 14 » » six mois.  
» » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 10 Juin 1865.

### BULLETIN.

Le *Moniteur*, en annonçant que la double démission du prince Napoléon est acceptée, prouve que les conjectures faites à propos d'une conciliation n'avaient rien de sérieux.

L'Empereur ne pouvait faiblir et sa décision a produit le meilleur effet.

La levée de tous les avertissements infligés aux journaux est accueillie avec gratitude; c'est une satisfaction donnée au pays qui aime avant tout la liberté de discussion.

Le *Moniteur* publie une dépêche communiquée au ministre des affaires étrangères par le ministre des États-Unis au nom de son gouvernement. Cette dépêche exprime le souvenir reconnaissant que le gouvernement et le peuple des États-Unis gardent des sentiments témoignés à Washington par M. le marquis de Montholon au nom de l'Empereur, du Sénat et du Corps législatif, à l'occasion de l'assassinat du président Lincoln. Le secrétaire des affaires étrangères des États-Unis rappelle l'ancienne amitié des deux nations et la cordiale sympathie qui ne cesse de les unir.

Une dépêche privée, datée de New-York le 27 mai, apporte des détails sur la reddition de Kirby Smith, qui avait, comme on le sait, refusé jusqu'à présent de capituler. Des commissaires, envoyés par ce général, sont arrivés le 23 mai à Baton-Rouge, et de là sont allés rejoindre le quartier général de Canby. La dépêche annonce que dans cette entrevue on est tombé d'accord sur les conditions de la reddition de toute l'armée commandée par Kirby Smith.

La même dépêche nous apprend qu'un bateau se dirigeant vers la Havane, et à bord duquel se trouvait sept personnes ayant occupé de hautes positions à Rich-

mond, a été capturé sur les côtes de la Floride.

De nouveaux avis de Matamoros, venus à New-York par la voie de Brazos, confirment la nouvelle que le général Mejia, commandant les troupes impériales, a reçu des renforts de la Vera-Cruz, et que le chef de bande Cortinas a pris la fuite, se dirigeant vers l'intérieur.

D'autres dépêches de New-York, en date du 31 mai, annoncent que le président Johnson a proclamé une amnistie dont sont exclus les fonctionnaires civils et militaires ayant un rang ou un grade supérieur à celui de colonel, les marins ayant un grade au-dessus de lieutenant, les gouverneurs des États révoltés, les citoyens dont la propriété dépasse 20,000 dollars, enfin les corsaires et les pillards de frontières.

Une autre proclamation dit que les personnes comprises dans les catégories exclues de l'amnistie doivent s'adresser au président pour demander leur pardon. Sa clémence sera librement accordée selon les circonstances.

Jefferson Davis était attendu à Washington pour comparaître immédiatement devant le tribunal.

Une explosion terrible a eu lieu à Mobile. Plusieurs centaines de personnes ont péri et les dommages matériels sont évalués à plusieurs millions.

On a découvert à San Francisco un complot dont le but était de s'emparer d'un steamer pour le transformer en corsaire mexicain. Plusieurs personnes ont été arrêtées.

Une correspondance d'Alexandrie (Egypte) porte que la réunion des mers, par le canal de Suez, aura lieu le 30 juin courant.

Des nouvelles de Venétie annoncent que des bombes ont été jetées le 4, dans les rues de Venise.

M. Veggezi est arrivé à Rome avant-hier.

J. REBOUX.

On lit dans la partie non-officielle du *Moniteur* :

« La démission donnée par S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon de ses fonctions de vice-président du Conseil privé et de président de la Commission impériale de l'Exposition universelle de 1867 a été acceptée par l'Empereur. »

Le *Moniteur* d'hier publiait le décret suivant :

**NAPOLÉON,**  
Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,  
A tous présents et à venir, salut :  
Sur la proposition de notre ministre de l'intérieur,  
Avons décrété et décrétons ce qui suit :  
Art. 1<sup>er</sup>. Les avertissements donnés jusqu'à ce jour aux feuilles périodiques de Paris et des départements, en vertu du décret organique du 17 février 1852 et de la loi modificative du 2 juillet 1861, sont considérés comme nuls et non avenue.  
Art. 2. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.  
Fait au palais des Tuileries, le 8 juin 1865.

Pour l'Empereur,  
Et en vertu des pouvoirs  
qu'il Nous a confiés,  
**EUGÉNIE.**

Par l'Impératrice Régente :  
Le ministre de l'intérieur,  
**LA VALETTE.**

### VOYAGE DE L'EMPEREUR

Bougie, le 7 juin, 4 h. soir.

L'Empereur est arrivé ce matin à 7 heures dans la magnifique baie de Bougie qui est en même temps le port le plus vaste et le plus sûr de l'Algérie.

Rien ne peut peindre l'aspect gai, pittoresque, florissant de ces côtes boisées que surplombent de hautes montagnes verdoyantes. C'est dans la vallée de l'Oued Surmam, à quelques kilomètres de la ville sur le bord de la mer que Sa Majesté a passé la revue du corps expéditionnaire du général Perizat, commandant de la province de Constantine. De la tente où était l'Empereur pour le défilé des troupes, on apercevait la flotte cuirassée à si petite distance que les deux panoramas semblaient se confondre. Sa Majesté, émerveillée de ce splendide spectacle et de la richesse de cet incomparable pays a témoigné à plusieurs

reprises de son admiration et du bonheur qu'elle éprouvait en terminant son voyage d'emporter avec elle un si merveilleux souvenir.

Après avoir distribué à l'armée les récompenses si bien méritées par une pénible campagne, l'Empereur est retourné à bord de l'*Aigle* et a daigné recevoir à sa table le général Perigot et tous les généraux et colonels commandant les brigades, ainsi que le colonel Bonvalet, commandant le cercle de Bougie.

Pendant la journée, Sa Majesté a fait embarquer sur la flotte 3,600 hommes d'infanterie, devenus inutiles en Algérie après la pacification générale, et à cinq heures, après quarante jours d'absence, 2,000 lieues parcourues, soit par terre, soit par mer, le cœur plein de souvenirs et d'émotions, l'Empereur quitte l'Algérie pour rentrer en France. (*Moniteur*)

Toulon, 9 Juin.

L'Empereur est arrivé ce matin à 4 heures avec l'escadre. Le *Solférino* et l'*Invincible*, ayant subi quelques avaries, sont restés en arrière, renforcés par la *Gloire*. L'Empereur a visité sur le chantier, le *Taureau* qui sera lancé demain soir.

Sa Majesté sera à sept heures pour aller coucher à Lyon, où elle arrivera vers 4 heures.

Lyon, 9 juin.

L'Empereur est arrivé à Lyon à cinq heures.  
S. M. passera la nuit ici et repartira demain matin pour Paris.

Le *New-York-World* publie la lettre suivante, adressée par Sherman à un de ses amis :

« Au camp, près Alexandrie, 19 mai.  
Cher Bownan, je viens d'arriver, et toute mon armée doit me rejoindre aujourd'hui. Depuis quelque temps j'avais, au milieu des bois, perdu toute idée de ce qui se passe dans le monde; mais en rentrant dans les « défrichements » j'ai vu que je produisais une véritable émotion parmi les gens, et que l'on m'attribuait les intentions les plus mauvaises.  
J'ai expédié fréquemment des rapports officiels au gouvernement. Tous ces rapports ont été supprimés avec le plus grand soin, tandis que des absurdités du dernier ridicule ont été répandues au loin par l'entremise des journaux. Mais vous savez mon ami, quel cas je fais de tout cela, et vous pensez bien que j'ai combattu trop longtemps des rebelles, armés de bons et solides mousquets, pour me laisser épouvanter par des non combattants, si élevée

que soit leur position civile ou à quelque rang qu'ils appartiennent.

Il est vraiment amusant d'observer la fermeté, la bravoure que montrent certains individus lorsque le danger est passé. J'ai remarqué que sur un champ de bataille, jamais l'homme brave n'insulte un prisonnier ou le soldat hors de combat; mais les lâches et les trainards n'y manquent jamais. Je ne me souviens pas en ce moment dans quel acte de sa pièce, Shakespeare nous montre ce pauvre Falstaff, le prince des poltrons et des plaisants, se relevant tout à coup, après avoir feint le mort, pour frapper de son poignard le corps déjà froid de Percy, et emportant ensuite le cadavre pour prouver son courage.

De même, aujourd'hui que la rébellion est enfin vaincue dans notre pays, voyons-nous nombre de Falstaffs brandir les preuves apocryphes de leur valeur, si je peux dire ainsi, pour attirer des applaudissements et réclamer des honneurs pour des actes qu'ils n'ont jamais accomplis. Pour moi, je ne demande ni popularité ni récompense; mais je délire le département de la guerre de publier mes lettres et mes rapports officiels; j'affirme que ces documents ont été supprimés à dessein, tandis que toute la puissance de la presse était méchamment mise en jeu pour me nuire.

J'ai soif de paix et de sécurité; ce que je souhaite, c'est le rétablissement de la loi et de la justice du Maine aux rives de Rio-Grande. Si tout cela n'existe pas encore aujourd'hui d'une manière substantielle, la faute en est à des raisons d'Etat qui sont hors de ma portée. Il peut sembler étrange qu'un homme n'ayant d'autre réputation que celle d'un soldat ait montré tant de zèle pour essayer de rétablir le pouvoir civil du gouvernement et la paisible juridiction des cours fédérales; mais il est difficile de trouver dans ce fait une cause légitime d'offense pour un peuple libre et éclairé.

Quand on veut calomnier et injurier quelqu'un, il est facile d'inventer des faits ad hoc, surtout lorsque celui qu'on a choisi pour victime est au loin et retenu aussi longtemps qu'il semble utile pour le service public. Enfin, il est consolant de savoir que la vérité est au fond du puits et que les Yankees ont assez de persévérance pour aller l'y chercher.

» Votre, etc.

» W.-T. SHERMAN.

### FUUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 11 JUIN 1865

— N° 32 —

UN

### MARIAGE EN PROVINCE

(Suite.)

CHAPITRE XX.

RETOUR.

« Voici qu'il se fait tard, dit la vieille demoiselle, et nous n'avons pas encore rencontré Dominique; tu as voulu venir au-devant de lui, Rose, tu as eu tort; le vent se lève, tu vas prendre froid; peut-être est-il prudent de retourner sur nos pas. »

« Oh! non, chère tante, répondit la jeune femme vivement, allons plus loin. C'est afin de ne pas fatiguer son mulet, et que Dominique arrive à Marseille le plus tôt possible. »

« Soit, allons toujours; mais tu es

sans chapeau, et je crains pour toi l'humidité du soir. »

« J'ai la tête brûlante, au contraire, et l'air frais me fait du bien. Pourvu que Dominique soit exact! reprit Rose avec un accent où perçait toute son impatience. Il est si important qu'il trouve Georges dès demain! Malheureusement, j'ignore son adresse, et on va peut-être perdre beaucoup de temps à le chercher dans cette grande ville. »

« Ne te tourmente pas à ce sujet, mon enfant. Georges est à Marseille dans un hôtel; or, il n'y a pas plus de sept ou huit grands hôtels à Marseille; eh bien! Dominique cherchera dans tous. »

« Et vous pensez, chère tante, qu'il aura ma lettre demain? »

« Je n'en doute pas, et j'espère beaucoup de ta lettre, si tu l'as écrite comme tu comptais le faire, en laissant bien naïvement et complètement parler ton cœur. »

« Je n'ai pas osé faire cela, tante Médé; le souvenir de la froideur de mon mari, la triste conviction donnée par les confidences venues de Paris, ont glacé mon épanchement. Comment me faire comprendre à Georges sans tout lui dire? et tout expliquer serait très-dangereux; M. d'Alais me le dit, et il a raison. »

La physionomie de Mlle Médé prit une teinte de mécontentement.

« Que lui as-tu donc écrit? demanda-t-elle. »

« Quelques lignes seulement pour le supplier de venir au plus tôt à Belbousquet, où j'ai à lui parler de choses graves. J'oserais, il me semble, davantage en lui parlant; et puis, vous serez là, bonne tante, et vous m'aidez. »

« Mon aide ne peut être comptée pour rien dans cette circonstance, ma fille;

c'est à toi et à toi seule à tâcher de conquérir ton mari; toute intervention étrangère te nuirait au lieu de te servir. »

« Vous avez sans doute raison, et maintenant je regrette bien de n'avoir pas écrit ma lettre différemment. Si cela ne suffisait pas pour le ramener!... Aurais-je pu croire, tante Médé, ajouta-t-elle après un long silence, que cet homme, dont la présence m'épouvantait il y a un mois, occuperait toute ma pensée aujourd'hui? Hélas! et c'est un malheur de plus! car il me déteste, bonne tante, vous avez bien vu dans sa lettre! »

« Cette lettre ne prouve rien de cela, mon enfant. Georges ne te connaît pas; il ne t'a même jamais bien regardée, il le dit lui-même. C'est à toi à lui apprendre ce que tu vauds, à faire des efforts pour lui plaire, et il finira sans doute par t'aimer. »

« Vous voulez me consoler; mais ce que vous me dites là me semble impossible; je vais faire une tentative dont je n'espère rien; je suis dans un découragement profond. Comment pourrait-il m'aimer, maintenant, moi si ignorante, si gauche, si loin de la beauté et des talents de Mlle Denise? »

« Mlle Denise ne peut plus être pour lui qu'un fantôme, et toi tu es une réalité charmante; tâche seulement de l'en faire apercevoir, et tu as de grandes chances de le ramener à toi. »

« Savez-vous, ma tante, qu'en songeant à toutes ces révélations inattendues qui ont bouleversé ma vie sans en élever la surface, je me demande si je n'eusse pas été plus heureuse, aimée d'un enfant malade et borné, que dédaignée par l'homme complet et intelligent? »

« Prends garde, Rose, tu blasphèmes, dit presque sévèrement Mlle Médé. Quoi!

c'est au moment où tout semble s'arranger, où tu entends une destinée toute différente de celle que tu jugeais misérable et sacrifiée le jour de ton mariage, c'est à ce moment même que tu désespères! Prends garde, te dis-je, d'offenser Dieu, ma fille, ou je ne reconnaitrai plus cette Rose que j'ai pu rendre forte et résignée en présence d'un sort si réellement malheureux. »

« Oh! quand je me suis mariée, j'étais bien autre qu'aujourd'hui, ma tante. Je n'aimais personne alors! Je dois aimer, à présent, ajouta-t-elle à voix basse, car je sens la faculté de souffrir centuplée en moi. »

Il y eut un long silence, pendant lequel les deux femmes restèrent absorbées dans leurs pensées.

Mlle Médé, perdue dans ses conjectures, n'espérait pas comme elle le disait. Au fond, elle redoutait qu'un rapprochement fût à jamais impossible entre les jeunes époux; elle redoutait surtout que Georges, épris d'un idéal, comme tous les poètes, ne pût éprouver d'attrait pour la nature simple et timide de Rose.

De son côté, la jeune femme songeait à son mari avec un mélange d'effroi et de tendresse que sa situation étrange pouvait seule expliquer.

Toutes deux marchaient donc pensives, arrangeant et supposant l'avenir au gré de leurs craintes et de leurs désirs. Leur préoccupation leur fit oublier le but de leur course; elles passèrent devant les trois mûriers sans s'en apercevoir. La nuit et le silence s'étaient faits autour d'elles; la lune se leva dans un ciel étoilé, et ses rayons jetèrent des glaces argentées sur le feuillage sombre des oliviers.

Tout à coup les deux femmes tressail-

lèrent. Le trot d'un cheval se faisait entendre dans le lointain, se dirigeant de leur côté.

« Voici Dominique, dit Rose. Enfin! Comme il est en retard! Nous avions dit huit heures. »

« Ne t'inquiète pas, répondit sa tante; il arrivera encore de bonne heure à Marseille, s'il veut mener son mulet du même train qu'en ce moment. »

En effet, le cavalier lointain pressait fort l'allure de sa bête, et ne peu de minutes il apparut à l'angle de la route. A la clarté de la lune, Mlle Médé et Rose distinguèrent en selle une svelte figure.

Ce n'était pas Dominique.

« O mon Dieu! dit Rose en s'appuyant toute tremblante au bras de sa tante, je crois que... je crois que c'est Georges! »

C'était Georges en effet; il allait passer devant les deux femmes sans les voir, quand Mlle Médé s'avança jusqu'au milieu de la route. Effrayé par cette grande forme noire, le cheval fit un écart en arrière, et s'arrêta en frémissant.

Georges regards.

« Eh bien! monsieur mon petit-neveu, dit la vieille dame d'un accent où elle es-

saya de mettre de l'enjouement, vous aimeriez, mieux je crois, m'écraser que de me voir. »

« Ah! mademoiselle Médé Lescalle! pardon, » répondit Georges en descendant lestement de cheval et en saluant respectueusement.

Par un sentiment de timidité presque enfantine, Rose s'était tenue jusque-là cachée derrière sa tante. Mlle Médé la démasqua tout à coup. « Rose, ne dis-tu pas bonjour à ton mari? » fit-elle. Rose balbutia quelques mots, et Géor-